

Chapitre 1

30 septembre 2018, 9 h, parc Montceau, Paris

Son jogging hebdomadaire et matinal touchait presque à sa fin. Richard Buisson remontait l'allée Jacques Garnerin en petites foulées. Entre les bouquets d'arbres et les buissons, de luxueux hôtels particuliers donnaient directement sur cette voie, elle-même agrémentée de bancs stylisés. D'un revers de la main, Buisson essuya le surplus de sueur qui débordait des pores de son front.

C'était devenu un rituel.

Tous les dimanches, en début de matinée, il venait se remettre en forme dans cet îlot de verdure et de fraîcheur. Pendant ses dix tours de footing, il vivait l'instant présent consacré à la pleine concentration sur ses efforts physiques. Des joggeurs, eux aussi matinaux, des femmes entre deux âges promenant leurs chiens de salon, croisaient sa course rendue lente par les excès d'une vie sédentaire faite de mondanités et de réunions au sein de cercles d'influence divers et variés. Richard Buisson ne prêtait plus attention aux nombreuses statues et monuments jalonnant sa course.

Il passa devant « la naumachie » et ses colonnes inspirées de l'antiquité gréco-romaine autour desquelles la brume automnale enroulait ses spirales. Buisson fit un sprint final jusqu'à la rotonde et ses seize colonnes marquant l'entrée principale du parc Monceau, déboucha sur le boulevard de Courcelles. En ce jour dominical, la circulation était fluide. Avec la lente précision d'un horloger d'antan,

Richard Buisson ralentit sa foulée, puis marcha dans la rue de Prony et bifurqua sur la rue de Chazelles. Devant le numéro 35, il s'arrêta. Victime de sa presbytie et de sa coquetterie à refuser le port de lunettes à verres progressifs, le sexagénaire tapa sur le clavier les premiers numéros de son code d'accès, à nez touchant. Le bruit d'échappement d'une moto circulant au ralenti ne le dérangerait guère. Juste une réflexion : « *Il ne sait pas que la circulation est à sens unique* ».

Cette réflexion fut la dernière. Une déflagration submergea ses tympans, un projectile pulvérisa sa nuque. Il s'ensuivit une douleur intense et courte. Puis un silence morne et froid l'entraîna dans un gouffre sombre.

Pour le capitaine Frederick Williamson, c'était une scène de crime de plus, une routine morbide. Il était arrivé très tôt au 36 rue du Bastion, siège de la Police judiciaire parisienne dont l'état-major l'avait envoyé rue de Chazelles. En quelques minutes, son véhicule de service avait emprunté le boulevard Berthier, remonté le boulevard Malesherbes et l'avenue de Wagram, longé le parc Montceau avant de prendre la rue Alfred de Vigny.

La rue de Chazelles était confinée par les gardiens de la paix du commissariat central du XVII^e arrondissement, en charge de la police secours. Pour le moment, la scène de crime était gelée, ce qui signifiait empêcher toute intrusion pouvant polluer les lieux, donc compromettre la réussite des investigations. Devant le 35, un immeuble moderne de sept étages avec ses balcons intégrés dans la façade, les techniciens du Service régional de l'identité judiciaire œuvraient dans leurs combinaisons blanches intégrales. Ils semblaient sortir tout droit d'un film catastrophe de série B où le monde avait basculé dans le chaos d'une guerre nucléaire ou d'une pandémie meurtrière. Comme ses collègues de l'IJ, Williamson enfila une combinaison, ainsi que des surchaussures. Il souleva la bande noire et jaune qui délimitait les lieux, communément appelée rubalise dans le

jargon professionnel. Un homme mince comme une canne à pêche se présenta à lui. Seuls des yeux gris aussi expressifs qu'une porte de congélateur donnaient une apparence humaine à ce fantôme blanc, masqué tel un ninja :

— Vous êtes l'officier de permanence ?

Le technicien en scène de crime reçut aussitôt une réponse, guère administrative :

— Je pourrais être la femme de ménage, répondit Williamson qui trouva le temps de faire de l'humour britannique, je suis le capitaine Williamson de la Brigade criminelle.

— Anthony Dupuis. La victime est de type caucasien, entre 65 et 70 ans, il a été tué d'une balle tirée dans la nuque à faible distance.

— Vous avez trouvé une douille ?

— Non.

— Allons voir le corps.

— Mon capitaine, tu allais commencer la fête sans moi ?

Celui qui venait d'apostropher Williamson sur un ton plus que familier était son adjoint, le second de groupe. Le major Charlemagne Legba était un grand gaillard avec une carnation tirant sur l'ébène comme son supérieur hiérarchique. Ce dernier avait délaissé son éternel long manteau de cuir noir pour la tenue futuriste de l'IJ. Toute sa musculature tendait le tissu synthétique du vêtement de protection.

— Je te suis Fred, un mort de plus ou de moins. Au fait, les collègues du roulement ont recueilli un témoignage important ; le tueur portait un casque intégral. Il a utilisé une arme de poing. Il s'est barré à moto en remontant la rue à contresens de la circulation.

Les deux hommes suivirent le technicien de scène de crime et rejoignirent un homme, lui aussi équipé de la tête au pied de la combinaison salvatrice d'indices. Celui-ci était penché sur un cadavre, celui d'un homme ventre et visage contre terre :

— Notre homme est mort, bien mort. D'après mes premières constatations, une balle tirée à bout portant au niveau de la nuque. On peut voir toute une zone abrasée autour de la plaie.

— Docteur, reprit Williamson, pas de jargon médical, faites simple !

— Autour de la blessure, il y a des résidus de poudre qui confirment la courte distance de tir, lui répondit le docteur Barry, un petit homme replet à l'aspect jovial avec des yeux pétillants de malice.

Puis Williamson et Legba aidèrent le médecin à retourner le cadavre. Sur le front, ils constatèrent la présence d'un orifice :

— La balle est sortie par là, dit Williamson, un gros calibre sans doute.

— Pas forcément, le contredit le docteur Barry. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, les Soviétiques du NKVD ont exécuté dans la forêt de Katyn des officiers de l'armée polonaise avec des pistolets utilisant du 8 mm, l'ogive de 8 mm étant plus légère que le 9 mm parabellum.

— Merci pour le cours de balistique, répondit Williamson, amusé par les connaissances théoriques du médecin. Monsieur Dupuy, il nous faut retrouver l'ogive.

— C'est fait ! annonça une jeune agente de police technique et scientifique qui tenait un sachet en plastique scellé.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Dans la partie médiane du digicode, voici la photo, répondit la technicienne en montrant l'écran de son appareil photo.

— C'est du bon travail, la félicita Williamson. La balistique nous donnera des éléments de réponse. À première vue, ça ressemble à du 9 mm, n'est-ce pas docteur ?

— Si vous le dites, gloussa Barry.

— Si on continuait à bosser, grogna Legba, on ne va pas y passer la journée.

Charlemagne Legba entreprit de fouiller les poches du coupe-vent de la victime, il y trouva une clé et surtout une carte nationale d'identité :

— Richard Buisson, né le 30 septembre 1952 à Toulouse. Il habitait bien ici.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, ajouta Williamson tout en tapotant sur l'écran de son smartphone, histoire de récupérer des infos sur le web. Ça pue, notre homme est un ancien de la Maison.

— Un collègue ?

— Un commissaire général qui a fini sa carrière comme chargé de mission et conférencier dans les séminaires dédiés à la sécurité, il a co-écrit deux livres avec le criminologue Alain Le Fur. Notre homme avait une retraite active, il était magistrat à titre temporaire au tribunal de Cergy. J'appelle le procureur et le patron ; toi, Charlemagne, rameute les gars. Je veux tout le monde sur le pont. Tu me récupères les enregistrements de la vidéosurveillance et les autres me ratissent le quartier.

Quelques minutes plus tard, le commissaire divisionnaire et surtout patron de la Crim, Erick Skaïa, se présenta sur les lieux. Le supérieur hiérarchique de Williamson était un homme mince et de taille moyenne, ses lunettes rondes accentuaient le caractère fermé de son visage et la froideur de ses yeux clairs. Grâce à la douceur printanière de cette fin septembre, il ne portait que son costume de ville sombre, passe-partout aussi bien dans les réunions avec les hautes autorités de la préfecture de police que sur les scènes de crime. Durant un court instant, il examina du regard le défunt tout en écoutant Frederick Williamson lui faire part des premiers éléments recueillis sur place. Les propos du capitaine traversèrent sans peine la barrière de ses souvenirs : sa première rencontre avec Buisson alors qu'il était un jeune commissaire fraîchement diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Police nationale de Saint-Cyr au Mont d'Or. Il venait de prendre son premier poste dans un commissariat de quartier à Paris et Buisson, son supérieur hiérarchique direct, l'avait reçu dans son bureau. Lui, le catholique conservateur et pratiquant, qui était entré en Police nationale comme d'autres jadis entraient en chevalerie pour défendre le royaume de France, était tombé de haut. Comme un gauchiste converti au capitalisme, il venait de perdre ses illusions sur l'esprit de la maison Police.

Skaïa revint au présent. Un homme d'influence venait d'être abattu, le Tout-Paris des réseaux et des cercles philosophiques ne tarderait pas à le harceler :

— Frederick, ce dossier est votre priorité absolue, vous laissez tomber le reste. Je veux que vous retrouviez le salaud qui a commis

cet acte barbare. Tous les vendredis, vous me ferez un point sur l'avancement de l'enquête.

3 octobre 2018, 8 h 30, 36 rue du Bastion, Paris

Dans une salle de réunion moderne et lumineuse, Frederick Williamson et Charlemagne Legba dirigeaient les échanges d'informations entre les membres du groupe, faisaient les premières synthèses des dernières avancées, doux euphémisme pour ne pas dire le surplace. Deux jours après le meurtre, Williamson avait reçu le rapport d'autopsie de Barry, confirmant la mort par balle et l'absence d'autres traces de violence. Le rapport de la balistique lui était également parvenu :

— Les gars, l'ogive retrouvée sur le lieu du crime provient d'une arme de poing calibre 357, pour être plus précis, un revolver Taurus 669. La balle a été soumise au fichier d'identification national balistique. Charlemagne, je te laisse la parole.

— Merci Fred, reprit le major, le FNIB nous a appris une chose, la même arme a été utilisée dans deux homicides à Meaux et à Montpellier.

Une courte pause, puis Charlemagne Legba continua son exposé :

— Le SALVAC⁽¹⁾ a également smashé. Il fait un recoupement entre les trois meurtres : même arme, mode opératoire identique, un motard qui exécute ses victimes d'une balle dans la nuque, le jour de leur anniversaire. Comme vous le savez, et je vous le rappelle, le SALVAC ne fait des rapprochements que si trois affaires présentent des points communs. Nos collègues de Nanterre ont fait du bon boulot et surtout rapide, je viens de recevoir leur rapport.

— Qui sont les deux autres victimes ? questionna un enquêteur.

(1) Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes.

— J’y viens, il s’agit du commandant Jean Metzger, chef de la Sûreté départementale de Montpellier et du capitaine Philippe Raullin, en poste à Meaux. Ils ont été abattus devant leur domicile respectivement le 28 juin 2014 et le 4 juin 2016.

— Nous sommes saisis pour les trois affaires, continua Williamson. Nous sommes confrontés à un tueur qui planifie méthodiquement ses assassinats. J’ai commencé à étudier les procédures envoyées par le SRPJ⁽²⁾ de Montpellier et la PJ de Versailles. Il faut tout reprendre à zéro, car j’ai l’impression que notre tueur est un fantôme qui ne laisse aucune trace derrière lui. Ahmed, qu’ont donné les enquêtes de voisinage pour Buisson ?

— Strictement rien, répondit l’intéressé, un longiligne jeune homme à la peau mate et au visage osseux.

Frederick Williamson continua son tour de table :

— Et toi Jean-Louis, que donne le visionnage des bandes vidéo ?

— Comme tu peux le voir sur l’écran, j’ai reconstitué le parcours du tueur ; il a suivi Richard Buisson à la sortie du parc Montceau, il a remonté la rue de Prony à vitesse réduite avant de s’engager dans la rue Chazelles. Il stationne sa moto moteur tournant, cela se voit avec la fumée qui sort du pot d’échappement. Le tueur arrive juste derrière Richard Buisson qui est penché sur le digicode en train de composer le code d’entrée, lui tire dessus, remonte sur sa moto. Il repart dans la rue de Courcelles et roule à toute vitesse vers la porte d’Asnières. Il prend le boulevard périphérique et s’engage sur l’autoroute A13, direction Rouen. Le tueur sort aux Mureaux et là, on perd sa trace. La moto n’est pas passée dans cette ville, car le centre de surveillance urbaine n’a enregistré aucune image. Notre cible a pris certainement la direction de Chapet et d’Ecquevilly.

— J’en déduis que le tueur avait fait des repérages, surveiller les faits et gestes de Richard Buisson ?

— Fred, nous avons remonté les enregistrements vidéo sur un mois, aux alentours de son domicile ainsi que ceux du tribunal de Cergy. Aucun comportement suspect, de surveillance ou de filature.

(2) Service régional de police judiciaire.

— Continue de visionner, tu finiras par trouver quelque chose. Parle-moi de la moto.

— Pas de plaque d'immatriculation, la moto est une Yamaha MTO7, l'un des modèles les plus vendus en France.

— Et sûrement les plus volés. Jean-Louis, tu me fais le topo de toutes ces motos volées sur un mois, n'écarte aucune piste.

— Fred, intervint de nouveau Legba, l'examen de son ordinateur portable n'a rien donné. Pas de menace de mort ni sur le plan professionnel ni sur le plan personnel. Buisson vivait seul dans son appartement cossu, son épouse Viviane est placée dans un établissement pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. La perquisition dans son appartement n'a rien donné.

Le chef de groupe continua le briefing, mais toutes les démarches entreprises aboutissaient à une impasse. Williamson clôtura la réunion de travail, chacun ayant une tâche à accomplir dans cette triple enquête.